


Petit et grand infantile

JEAN IMBEAULT

Pour Dominique Scarfone
Amitiés


Je ne reprendrai pas ici les fines distinctions que des psychanalystes ont tracées au fil du temps entre l'enfant concret de la clinique, l'enfant mythique, l'enfance réelle de l'enfant mythique et *vice versa*, l'enfant psychanalytique, l'enfant modèle, l'enfant réel de la psychologie, l'enfant vrai de la psychanalyse. En fait, je ne parlerai pas de l'enfant. J'essaierai seulement d'évoquer le plan - il vaudrait peut-être mieux dire la dimension - où Freud, entre 1900 et 1938, a établi ce qu'il désignait sous le terme d'« infantile », parfois dans sa forme substantive, mais le plus souvent comme adjectif attribué à la notion, ou à l'idée, ou à l'expérience de la sexualité : cette manière nouvelle et unique de penser le rapport qui, pour et dans notre existence, s'institue entre ce que nous sommes et la réalité du sexe.

L'infantile freudien exprime en effet une sorte d'être sexuel. Ou, pour tenter d'être un peu plus précis : sur ce plan où Freud se situe, infantile et sexuel ne peuvent se saisir (mais non définitivement), se percevoir (mais non fixement), que dans leur imbrication, leur emmêlement. Ni l'un, ni l'autre n'est jamais défini pour son propre compte. C'est qu'ils sont l'un dans l'autre. L'infantile dont il est question ne se signale, dans ses manifestations, que comme sexuel. Et ce sexuel, à son tour, ne se confirme dans sa réalité, et ne se conçoit, que dans sa relation avec l'infantile.

Le patchwork en quoi consistent les *Trois essais sur la théorie sexuelle* n'est fait que de cela. Il n'est rien d'autre que l'exploration de ce plan de coexistence, exploration qui se poursuit sans cesse, non seulement dans les très nombreuses mises à jour que Freud ajoute à la version initiale de ce livre, mais dans tous les textes et fragments de

Publié dans la revue *Le fait de l'analyse*, n°8,
printemps 2000.

textes qui, de façon plus ou moins explicite, prolongent ensuite indéfiniment sa théorie sexuelle, cette forme de pensée dont l'étrangeté et la singularité continuent d'être indissolublement associées au lexique propre à la psychanalyse, aux discours et aux savoirs qui en découlent. La première édition des *Trois essais*, en 1905, est déjà cousue d'infantile. L'infantile y court comme le dénominateur commun d'un sexuel jusque-là insoupçonné et, surtout, inédit. D'un sexuel qui n'avait pas encore été nommé. Sexuel-innommé-rattaché-à-ce-qui-s'expérimente-communément-comme-sexuel. Qui traverse, les enfilant sur un seul et même collier, les enfants, les primitifs, les hommes et les femmes de maintenant, les hétérosexuels, les homosexuels, les pervers, le regard des voyeurs, la pose des exhibitionnistes, la tension musculaire et la force contraignante des sadiques, la douleur des masochistes, les symptômes somatiques des hystériques, les pensées des obsessionnels, les angoisses des phobiques, les délires des paranoïaques, les discours dissociés des schizophrènes, les traits de caractère des normaux, les aléas des passions amoureuses des adultes, les impuissances, les frigidités, les inhibitions, les compulsions à la masturbation, les frénésies insatiables de coït... Traverse tout cela, mais non pas comme une cause, car les *Trois essais* ne procèdent d'aucune visée étiopathogénique et ne répondent pas à un schème nosographique prééminent. Plutôt comme un flux, comme un courant. Il y aurait, en quelque sorte, une circulation permanente de cet infantile-sexuel non seulement dans les organes, non seulement à l'intérieur des limites de l'organisme vivant, mais au sein même des communautés d'organismes vivants, et dans les diverses formes que ces communautés peuvent prendre selon les genres, les espèces et les époques.

Mais il faut tout de suite ajouter que cet infantile circulant dans la théorie sexuelle de Freud est double. Ou dédoublé. On pourrait dire aussi qu'il a deux faces. Ou encore, par pure convention, qu'il y a deux infantiles. Les deux sont sans doute là d'emblée dans sa pensée, soudés l'un à l'autre en quelque manière, mais ils ne se conçoivent pas ensemble et ne se dessinent pas en même temps.

Le premier à se manifester est comme stylisé dans une formule condensée à l'extrême, maintenant devenue presque canonique. Les psychanalystes d'aujourd'hui continuent à le connaître et à l'exprimer par cette formule de 1905 où Freud dégagait ce qu'il appelait ses « caractères essentiels » : « L'infantile ne connaît aucun objet sexuel, est autoérotique, et son but sexuel est sous la domination d'une zone érogène. » À quoi s'ajoutait en 1915 - mais préfigurée de longue date - cette précision supplémentaire : « Il apparaît par étayage sur une des fonctions vitales du corps. » À ces notions d'autoérotisme, de zone érogène et d'étayage se trouve du même coup intrinsèquement couplée celle de « pulsion partielle », qui les englobe et les résume, et dont l'exemple privilégié demeure encore l'activité de suçotement. Pulsion partielle est, de ce point de vue, synonyme d'infantile.

Freud semble d'abord assez content de cette figuration de l'infantile. Il va même jusqu'à avancer, quelques paragraphes plus loin :

Nous ne pouvons que nous montrer extrêmement satisfaits de constater que nous n'avons plus à apprendre grand-chose d'important de l'activité sexuelle de l'enfant, dès lors que nous avons saisi à partir d'une seule zone érogène la nature de la pulsion.

Tout aurait donc été dit, ou presque ? En un sens, oui. Car il est vrai que cet infantile-là se suffit à lui-même, si l'on se borne à reconnaître sa concordance avec la perversion - ou, comme on traduit maintenant plus volontiers, avec l'« aberration » - sexuelle, et si l'on résiste à l'obsession de lui assigner une origine, d'en imaginer la genèse dans chaque histoire individuelle. L'enfant, mais plus encore l'infantile qui traverse le champ entier qu'explore la théorie sexuelle freudienne, est « pervers polymorphe » ; c'est un être sexuel aberrant, une mosaïque toujours changeante de morceaux de corps provisoirement excités et excitable, de forces pulsionnelles sans autre direction que la zone érogène dont elles dérivent.

Et, en bonne intelligence avec cette figure, il devient parfaitement

possible à Freud d'écrire, par exemple, « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique » et d'y proposer, quelques années après la première édition des *Trois essais*, cette synthèse tripartite d'un modèle universel du trouble psychonévrotique, déjà maintes fois ébauché auparavant :

- le trouble comme produit ou symptôme d'une tension irréductible entre l'infantile et quelque chose qui va à l'encontre de l'infantile. (Dans ce cas choisi du trouble de la vision, il y a d'un côté l'œil, et surtout le regard dont l'œil est l'instrument, en proie à l'aberration de la pulsion sexuelle partielle - ou plutôt en proie à la représentation en laquelle cette pulsion s'active, si l'on adhère au principe freudien d'après lequel « chaque pulsion cherche à s'imposer en donnant vie aux représentations conformes à ses buts », l'œil assimilé à la zone érogène au sens infantile du terme, l'analogue des lèvres suceuses d'un corps sans visage et sans nom ; de l'autre côté, le même œil et le même regard tirés vers ce que Freud n'appellera jamais autrement que « le moi », défini dans ce texte comme un « collectif de représentations [...] représentant » l'*Anforderung*, l'exigence, à la fois exigence de conservation, de survie de l'« individu » identifié à ce qui est délimité par ce moi, et exigence d'un devenir sexuel inconciliable avec l'infantile, exigence d'une vie sexuelle « organisée », c'est-à-dire d'une vie sexuelle où les pulsions partielles seraient comme réunies en un faisceau convergent, ordonnées sous le primat d'une pulsion axée sur et vers ce qui est communément associé au mot sexuel : les organes et la fonction de la reproduction) ;

- le trouble (ici la cécité) comme résultante de ce que Freud dénomme le « refoulement pathologique » de l'infantile, c'est-à-dire : défection forcée de la pulsion partielle eu égard à cette fonction d'auto-conservation et à ce devenir sexuel unifié ; sa déviation, sa mise à l'écart de la fonction physiologique et de l'« organisation » sexuelle par un moi déchiré entre l'infantile et ce qui s'y oppose, moi menacé, par cette déchirure même, d'être débordé, porté hors de ses limites ;

- le trouble - ou la maladie psychonévrotique - comme *acte* sexuel,

c'est-à-dire domination persistante de la pulsion partielle sur l'œil et la fonction dont cet organe est l'instrument ; domination ainsi déguisée sous l'effet pathogène du refoulement (qui substitue d'autres représentations aux représentations par lesquelles la pulsion partielle s'impose) ; domination s'actualisant paradoxalement dans la *dysfonction* (la cécité). Le trouble comme acte sexuel, mais acte sexuel infantile, ou encore, selon une expression de Paul-Laurent Assoun, comme « (sur)érogénéisation parcellisée », dérobée à l'organisation, échappant à son exigence.

Dans cette compréhension de la maladie psychonévrotique, il y a, implicite, toute une image d'une certaine *Entwicklung*, d'un développement auquel l'infantile est normalement destiné ou convié de par un ordre des choses. Développement ou évolution du sexuel infantile en direction d'une organisation sexuelle. Organisation harmonisée en quelque sorte aux progrès d'un « développement culturel » et aux exigences d'une « civilisation ». Dans ce même article sur le trouble psychogène de la vision, cette image du développement sexuel est justement dépeinte en ces termes :

Nous avons suivi la pulsion sexuelle depuis ses premières manifestations chez l'enfant jusqu'à ce qu'elle atteigne sa configuration finale qualifiée de « normale » et découvert qu'elle est composée à partir de nombreuses « pulsions partielles » qui sont attachées aux excitations de régions du corps ; nous nous sommes rendu compte que ces pulsions isolées devaient passer par un développement compliqué avant de pouvoir se subordonner aux buts de la reproduction d'une manière qui leur soit conforme. L'examen de notre développement culturel à la lumière de la psychologie nous a appris que l'apparition de la civilisation se fait aux frais des pulsions sexuelles partielles et que celles-ci doivent être réprimées, remaniées,

transformées, tournées vers des buts plus élevés pour ériger les constructions psychiques culturelles.

Ce serait une tâche trop considérable de mesurer ici l'impact qu'a eu cette image sur la théorie sexuelle freudienne et - peut-être plus encore - sur la postérité qu'a engendrée cette théorie, sur les commentaires, les nuances, les critiques et les révisions auxquels elle a donné lieu. Chose certaine : par-delà la validité, la valeur de vérité qu'on lui accorde ou lui refuse, elle continue d'avoir, dans ce qu'on me permettra d'appeler nos « schèmes », une prégnance énorme.

Car en dépit de ce que la notion d'un infantile sexuel peut encore comporter d'insolite, cette conception du développement auquel il paraît voué nous est au fond très familière. Elle rejoint quelque chose de la perception affective, à la fois fascinée, émerveillée et angoissée, que nous avons, non pas de l'infantile, mais de l'enfant. L'enfant est « petit », c'est-à-dire : pris dans un devenir-grand. Le petit enfant va vers l'organisation. C'est un être pour l'avenir. Comme nous l'avons nous-mêmes été quand nous étions enfants, en partie grâce aux bons offices de l'éducation dont la fonction - Freud le rappelle souvent - est d'« aider le travail de la culture ». Le petit enfant est non coordonné, impuissant et irréaliste, et il évolue, depuis cette incoordination et cette impuissance, vers l'organisation et l'aptitude croissantes auxquelles il est promis.

En ce sens, dans cette optique du développement auquel nous l'associons, la représentation de l'infantile dont nous parlons maintenant est le « petit » infantile. Cela n'exprime à son propos ni une quelconque proportion, ni son importance relative dans la théorie sexuelle, mais plutôt la parenté si étroite qu'il entretient avec cette vision « naturelle » que nous avons de l'enfant et de son devenir.



Mais il y a un autre infantile dans la théorie sexuelle freudienne. Ou alors : il y a une autre façon dont le sexuel infantile s'offre à la

rencontre ; il y a un autre angle sous lequel il se donne à percevoir et à représenter.

La première chose qu'on puisse en dire, c'est que cette représentation ne s'expose pas spontanément dans l'œuvre de Freud et ne s'accompagne pas de l'« extrême satisfaction » de 1905. Au contraire, elle ne s'établit que très lentement, au prix du doute qu'induit la contradiction, du malaise que suscite la perception du désagréable, et de l'insatisfaction qu'engendrent le propos interrompu, le renoncement à la cohérence et à l'harmonie, le dégagement sporadique et bégayant du fragmentaire. Elle se déduit à mesure que croît la théorie sexuelle. Elle est comme une figure qui s'extraîrait à grand-peine de la matière théorique, une sorte de soustraction qui se constituerait un peu sur le mode du *per via di levare* auquel Freud aimait comparer le travail analytique, le travail clinique de la psychanalyse. Et, en ce sens, cette figure concorde assez bien avec ce dont elle est faite. Car elle dérive en effet de ce que Freud appelle des « impressions cliniques anciennes » ; elle provient d'observations et de descriptions qui sont d'abord étrangères à l'ensemble théorique, dont la théorie du petit infantile tente de s'emparer chaque fois qu'elle en a l'occasion, mais qu'elle ne parvient jamais à s'assimiler pour de bon.

L'analyse (c'est-à-dire : la décomposition et la recombinaison) de l'acte sexuel en quoi consiste la toux de Dora offre un exemple d'une telle « impression ancienne ». L'exemple est dans l'un de ces paragraphes, si typiques de sa méthode, où Freud s'emploie à recentrer son récit autour de quelques éléments essentiels : la toux de Dora, propose-t-il soudain dans cet extrait, c'est comme une perle. Au centre de la perle, à son noyau, « au plus profond de sa stratification », il y a l'irritation organique laryngo-pharyngée, « grain de sable [...] réel » qui, en un sens purement physiologique, se suffit à lui-même puisque c'est lui qui « provoque la toux ».

Sur et dans ce grain d'organique, et autour de lui, il y a, littéralement, l'infantile. La manifestation, l'actualisation du sexuel infantile. D'une part le caractère érogène de cette zone irritée, caractère dont

l'origine n'est pas exactement déterminée mais dont la nature érogène ne laisse pas de doute, du moins si l'on accorde quelque crédit aux « pièces » que la décomposition analytique met à notre disposition (souvenirs de Dora « la suçoteuse », fantasme de fellation, etc.) ; d'autre part - mais dans la même manifestation - le circuit interminable, infiniment reparcouru, de la pulsion partielle dérobée à la « configuration finale », de la pulsion partielle mise en acte, en acte sexuel, dans chaque quinte, dans chaque expiration spasmodique, douloureuse et sonore, qui traverse la poitrine et la gorge.

Mais dans le corps de cette perle, il se manifeste quelque chose de plus, dont ce qui précède ne rend pas compte. Quelque chose qui pourtant a laissé une marque, une « impression », bien avant que Freud ne rédige la première version des *Trois essais* et qu'il n'élabore le modèle explicatif du symptôme psychonévrotique tel qu'on peut le lire dans « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique ». Ça s'est signalé en particulier dans l'évidence qu'a imposée l'analyse du premier des deux rêves rapportés par la jeune patiente - a imposée, non pas à l'interprétation, mais à l'« observation ».

Ce rêve, qui procédait fondamentalement des mêmes forces sexuelles que la toux, était lui aussi, à sa manière, un acte sexuel. Mais voici ce qu'il montrait en plus, ce qu'il obligeait encore à constater : cet acte sexuel infantile survenait à l'encontre de la *Liebesanforderung in reifer Zeit*, de l'exigence de l'amour au temps de la maturité. Si Dora était malade, ce n'était pas tant d'avoir été séduite - c'est-à-dire provoquée à la sexualité « mature » par monsieur K. C'est plutôt qu'une part de l'infantile en elle l'avait rendue « incapable de céder à l'amour pour cet homme » et l'avait contrainte à une autre forme d'expression pulsionnelle devant cette situation. Cet acte sexuel s'exécutait - et consistait en fait - dans un *Umschwung im Seelenleben*, un revirement dans la vie de l'âme. Un virage psychique devant l'exigence inhérente à l'amour sexuel adulte, une volte-face qui réorientait la vie sexuelle dans l'infantile, ce qui est une autre façon, indique Freud, de comprendre le refoulement.

Mais voici l'essentiel : cet infantile qui actualisait la vie sexuelle en lui réorientée n'était pas exactement réductible à l'idée proposée plus tard dans « Le trouble psychogène de la vision » ; ce n'était pas simplement un infantile de surérogénisation parcellisée, de pulsions partielles non assemblées. C'était simultanément - et davantage encore - un infantile hautement organisé où l'on pouvait reconnaître (c'est déjà tout à fait visible dans l'ensemble du compte rendu de l'analyse de Dora) des penchants, des fixations, un amour du moi, des choix d'objets (au premier chef : le père), des identifications, des scénarios attestant une transposition de pulsions (comme le fantasme de grossesse que dévoilera l'analyse du second rêve), et même des montages pulsionnels « prématures », des organisations de pulsions dans lesquelles les pulsions partielles sont ordonnées sous le primat d'une zone érogène et d'un « langage » pulsionnel dominant.

L'impression produite par l'analyse de ce rêve - surtout quand on confronte cette impression à la teneur explicite de la théorie sexuelle de Freud à l'époque où il compose le récit de cette cure - c'est que la toux de Dora n'est pas, pas seulement et pas *vraiment*, la manifestation d'un petit infantile soustrait, par la force du refoulement, au destin du devenir-grand et de l'organisation adulte. La toux de Dora est aussi, et peut-être davantage, la manifestation d'une organisation qui précède ce devenir. Avant que de témoigner d'un défaut dans le processus normal de l'organisation adulte de la sexualité, elle est l'actualisation d'une organisation sexuelle *déjà* dans l'infantile. Infantile, de ce point de vue, déjà « organisé » - comme s'il venait ou procédait d'une certaine organisation, avant et plutôt que d'aller vers l'organisation adulte. Infantile, par conséquent, non pas petit, mais déjà grand. Grand infantile ; en somme : le contraire d'un être pour l'avenir. Qui se ravive, comme tel, à l'encontre de ce que Freud appelle « l'exigence de l'amour au temps de la maturité ». Et qui, de par les impressions qu'il laisse dans le fait de l'analyse, ne cesse d'opposer une sorte de résistance, voire de démenti, à la théorie sexuelle.

Le déploiement de la théorie sexuelle freudienne est organiquement lié à la figure d'un petit infantile, qui s'élabore et s'affirme toujours davantage au fil des écrits. Le grand infantile, d'autre part, est un fait de l'analyse ; il ne s'y manifeste que comme « impression », impression dont le sens est d'emblée, ainsi que Freud l'écrit souvent, « impénétrable » pour la théorie.

Or, l'activité théorique est ce qu'elle est, surtout en matière sexuelle. Et parce que l'activité théorique est ce qu'elle est, l'essor, l'extension de la théorie sexuelle freudienne consistera, du moins sur l'un de ses versants, en un effort inlassable pour mettre le grand infantile dans le petit. C'est, du reste, très bien saisi par Freud lui-même. Presque chaque fois qu'il travaille à « théoriser » des fragments de ce que nous appelons ici le grand infantile, à les rendre, comme il dit, « familiers [...] par la découverte de leurs relations avec ce que nous savons déjà », il juge bon d'attirer l'attention sur la particularité de l'opération théorique à laquelle il s'emploie. Il décrit cette opération par des verbes comme *einschieben* ou *einfügen* ; il la dénomme *Einführung*, *Einschaltung*... Le grand infantile n'est jamais admis dans la théorie que sur le mode de l'introduction, de l'insertion ; toujours, il est emboîté, ou enchâssé, ou inséré, ou intercalé, ou poussé, glissé dedans :

À ce point se rattache cet embryon de théorie que j'ai tout récemment formé, et qui naturellement ne repose qu'en apparence sur cette unique observation ; en réalité, il concentre un grand nombre d'impressions plus anciennes, mais dont je n'ai pu pénétrer le sens qu'après cette dernière expérience. Je me dis qu'il fallait intercaler un élément nouveau dans mon schéma du développement de la fonction libidinale. Je n'avais tout d'abord distingué que deux phases : celle de l'autoérotisme, dans laquelle les pulsions partielles séparées les unes des autres cherchent chacune pour soi leur satisfaction de plaisir sur le corps propre ; ensuite celle de la concentration de toutes les

pulsions partielles sur un choix d'objet, effectuée sous le primat des organes génitaux, au service de la reproduction. On sait que l'analyse de la paraphrénie nous a obligés à insérer entre ces phases le stade du narcissisme, dans lequel le choix d'objet a déjà eu lieu, mais où l'objet coïncide encore avec le moi propre. Et maintenant nous reconnaissons la nécessité d'admettre un stade ultérieur, situé avant la configuration finale, dans lequel les pulsions partielles sont déjà concentrées sur un choix d'objet, où déjà l'objet se confronte à la personne propre comme à une personne étrangère, mais dans lequel le primat des zones génitales n'est pas encore instauré, les pulsions qui dominent cette organisation prégénitale de la vie sexuelle étant bien plutôt les pulsions érotico-anales et sadiques.

Introduire, insérer du grand infantile dans le petit, c'est, comme l'illustre cet extrait de « La disposition à la névrose obsessionnelle » écrit en 1913, le procédé le plus caractéristique dans l'expansion de la théorie sexuelle freudienne. Procédé dont témoignent les constants ajouts et remaniements dont les *Trois essais* sont l'objet, ajouts et remaniements faisant eux-mêmes écho aux continuelles insertions et introductions qui s'additionnent dans cette théorie à mesure que l'œuvre de Freud se construit.

L'*Einführung* et l'*Einschaltung* servent l'expansion de la théorie sexuelle parce qu'elles ont cette faculté d'assigner un sens au grand infantile, d'exposer, comme dit Freud, « les relations [de ce qui est] déconcertant avec ce que nous savons déjà », d'intégrer par conséquent une certaine manifestation du grand infantile dans le processus d'organisation qui définit le petit. Ou plus exactement : de l'impression laissée par le grand infantile sur la chose vécue qu'est l'analyse (l'analyse du rêve de Dora, supposons), elles ont la capacité de tirer et de conserver ce qui peut s'absorber dans la théorie du petit et son devenir-grand, ce qui s'harmonise logiquement et naturellement au petit et à la conception du développement à laquelle nous associons le petit, ce qui se

concilie avec les hypothèses et les spéculations sur le concept de pulsion, et les échafaudages métapsychologiques qui en procèdent.

Ainsi, dans ce paragraphe que nous venons de citer, l'*Einführung* et l'*Einschaltung* mettent en avant l'image théorique très explicite d'un développement de l'infantile dans l'enfant. Développement - ou progression - qui s'actualise dans un choix d'objet sexuel, voire dans des choix successifs d'objets sexuels qui surviennent avant le choix d'objet de la maturité. Progression depuis un état libidinal dit « narcissique » - où l'objet coïncide avec le moi, à un autre état libidinal dans lequel ce qui mérite le nom d'objet est au contraire ce qui est étranger au moi. Progression le long d'une suite de stades, de phases d'organisation sexuelle précoces, « prégénitales », qui précèdent l'organisation définitive, la configuration dite « finale » de la pulsion sexuelle. Bien qu'il soit sans doute loisible, du point de vue de certaines procédures expérimentales, de remettre aujourd'hui en question l'exactitude et la validité de cette description du développement infantile proposée par la psychanalyse, bien qu'il soit devenu commun, au sein du milieu psychanalytique, d'interroger l'idée d'une organisation sexuelle adulte ou celle d'une continuité entre sexualité infantile et sexualité adulte, il demeure que l'image théorique qui précède concorde toujours, dans son fondement, avec une réalité que nous sommes tous à même d'observer depuis Freud, et qui continue d'« informer », de déterminer la forme que prend tout le discours psychanalytique sur la sexualité, y compris le plus contemporain : la sexualité intéresse l'enfant et l'enfant, eu égard à la sexualité, grandit, se développe, évolue. Qui oserait nier, à sa racine, l'imprenable véracité de ce fait ?

C'est en ce point, je crois, qu'on a pu souvent dire et concevoir que la théorie sexuelle freudienne garde une analogie avec ce que Freud avait repéré et identifié, au centre de l'activité sexuelle de l'enfant, sous le nom de théorie sexuelle infantile. Dans sa définition la plus condensée, la théorie sexuelle infantile est un énoncé erroné qui couvre et recouvre, refoule dans son énonciation même, une découverte. Découverte qui reste, comme un noyau de vérité, refoulée au

cœur de la théorie. À l'inverse, la théorie sexuelle freudienne est une suite d'énoncés véraux qui s'élabore par le double procédé de l'appropriation et de l'assimilation, qui croît dans l'enchaînement des remaniements et des ajouts dont elle est constamment l'objet. Mais il faut voir aussi qu'en même temps qu'elle croît, cette théorie, d'autre part, « fuit ». C'est comme si la croissance de la théorie sexuelle freudienne n'était qu'une réaction à une fuite qui se produit au lieu même où elle ne cesse d'introduire et d'insérer des ajouts en elle, fuite de quelque chose d'irréductible, d'« impénétrable » à l'assimilation théorique.

Quelque chose qui, de lui-même, s'exclut constamment de la théorie ; une sorte de résidu qui fuit, et traîne dans son sillage. Et qui, de par sa nature de résidu, trouble une certaine unité, une certaine cohésion, une certaine homogénéité de la théorie sexuelle. Nonobstant la complaisance sémantique dont on ne manquera pas ici de nous accuser, ce trouble se donne à entendre sur le revers du mot *Einschaltung*. Il se perçoit dans celle de ses acceptions désignant le traitement que peut subir, entre autres... un texte. Dans cette acception-là, une *Einschaltung*, c'est une *interpolation* ; c'est l'élément qu'on introduit dans un texte bien qu'il ne lui appartienne pas, bien qu'il soit, d'une certaine manière, en rupture avec lui. Et si Freud ne cesse pas d'insérer et de mettre du grand infantile dans le petit au fil de son travail théorique sur la sexualité, il ne cesse pas non plus, par la tournure que prend son œuvre, d'évoquer et de faire sentir que le grand ne s'incorpore pas au petit, qu'il ne s'y intègre pas comme il le voudrait. D'elle-même l'*Einschaltung* laisse, sensible dans sa théorie sexuelle, un écart. Un gap.

L'activité continuelle de la pensée freudienne, qui consiste à introduire le grand infantile dans le petit, tend d'elle-même à élaborer une sorte de figuration théorique, ou plutôt encore de théorie figurative de la sexualité harmonisée à la vision « naturelle » du petit infantile.

L'impression laissée par ce que l'infantile a d'impénétrable, l'effet

et le « travail » de cette hétérogénéité du grand infantile sur la pensée freudienne fait fuir sans cesse sa théorie sexuelle en sens inverse.

Le lieu propre du grand infantile pourrait se comparer à cet égard à ce que des théoriciens du cinéma avaient appelé l'espace *off* (ou encore le hors-champ). Ces noms avaient été inventés par les théoriciens mais ce sont évidemment les cinéastes qui, bien avant les théoriciens, en avaient eu l'expérience concrète. Cette expérience de l'espace *off* est en fait quelque chose d'extrêmement simple ; elle découle d'une sorte de désillusionnement, de déception susceptible d'être éprouvée par quiconque s'avise d'utiliser une caméra. C'est que contrairement au cadre d'un tableau dans lequel on peut mettre, en un sens, l'illustration, la représentation, voire le récit que l'on veut, le « champ visuel » d'une caméra n'est jamais qu'une découpe, ne montrant qu'un morceau du lieu ou de l'événement qu'on observe. Ce champ laisse toujours échapper un espace ou, plutôt, un entour, entour *off* qui lui est toutefois intrinsèquement rattaché, et dont on ne cesse de sentir la présence. Certes, la caméra - si elle est mobile - peut être déplacée et, par montage, on peut introduire les uns dans les autres d'innombrables cadrages complémentaires de ce lieu et de cet événement mais chaque nouveau cadrage a, à son tour, son espace *off*. Au cinéma, disent les théoriciens, le champ visuel se double toujours d'un champ aveugle. C'est ce qu'avaient compris d'emblée les vieux maîtres du suspense, qui avaient fait de l'espace *off* l'habitat naturel de l'inexpliqué ou de l'angoissant, du mystérieux ou du menaçant ; dans une démarche plus critique, c'est ce qu'avait redécouvert plus tard Antonioni, avec *Blow up* par exemple, où ce qui se construisait à la fois comme pensée et trouble dans la pensée provenait et procédait entièrement d'une réalité déjà exclue de l'écran et qui, d'elle-même, continuait à travailler à s'en exclure, allant contre des efforts déployés pour la saisir et la retenir. Inventer ce qu'on appela le « cinéma » - une certaine manière de regarder, de raconter et de concevoir le monde - passa peut-être, beaucoup plus que par l'illusion à laquelle il est généralement associé, par la prise en compte de ce désillusionnement.

Et, partant, inventer le cinéma, ce fut sans doute expérimenter aussi que l'espace *off*, pour être aveugle, n'est pas pour autant inerte mais qu'il agit sans cesse, du dehors, sur chaque nouvelle découpe, sur chaque nouveau cadrage, sur chaque nouveau raccord ; qu'il est, au sens propre du terme, le motif de la vision, de l'émotion et de la pensée que construit un film.

Parallèlement à ce qui s'en représente par introductions et inclusions successives dans la théorie sexuelle freudienne, le grand infantile est ce qui est toujours, en quelque manière, *off* théorie.

Exemple : la dérive, la migration, le déplacement, la transformation et la fuite continue du motif de l'organisation dans la représentation de l'infantile.

D'abord, exclusion totale de ce motif de la théorie sexuelle, de la théorie du début qui figure l'infantile comme champ non organisé, voué au devenir-organisé d'une sexualité adulte, d'une organisation génitale.

Ensuite, sous la commande - voire la contrainte - d'impressions anciennes, mais récurrentes et tenaces, et qui démentent l'extrême satisfaction du début, insertion d'une première figuration, d'une première version du motif de l'organisation qui s'assimile à la théorie du petit infantile : introduction de l'idée d'une organisation dans ce champ réputé non organisé, mais organisation « prémature » ou « prégénitale », c'est-à-dire organisation orientée vers la théorique « organisation génitale finale ». Figuration d'un début de développement ou d'organisation sexuelle dans l'enfance, mais figuration laissant un gap, que le procédé de l'*Einschaltung* rend sensible. Figuration dont quelque chose (quelque chose appartenant au fait réel qu'est la manifestation du sexuel infantile dans l'analyse) est exclu, tombe *off* théorie, dans son sillage.

Plus tard, sous le poids des mêmes contraintes, sous l'effet des mêmes impressions persistantes, insertion, à nouveau, d'une part de ce

résidu. Insertion forcée, obligée, dans l'infantile supposé prégénital, d'un infantile *génital*. Introduction, en plein cœur de l'image de l'organisation sexuelle infantile précédemment introduite dans la théorie sexuelle, d'une tout autre image de l'organisation sexuelle infantile, « se rapprochant de l'adulte dans une bien plus grande mesure ».

Image d'une autre phase dans le devenir-grand organisé de l'enfant. (Image corroborée par de nombreuses modalités de ce que Freud choisit d'appeler l'observation : observation des comportements de l'enfant telle qu'elle est devenue de plus en plus commune, pour des raisons multiples, au cours du siècle précédent ; observation psychanalytique de l'évolution et du développement sexuel de l'enfant, soit directe - comme dans la psychanalyse d'enfant -, soit conduite à même tout ce qui peut se reconstituer de ce développement dans la psychanalyse des adultes ; observation se prolongeant de recoupements, de raisonnements, de déductions qui convergent, au bout du compte, dans l'idée d'une phase d'organisation génitale infantile.) Phase dans laquelle « un choix d'objet s'effectue déjà, du genre de celui que nous avons présenté comme caractéristique de la phase pubertaire du développement : en ceci que l'ensemble des tendances sexuelles se dirige vers une personne unique et cherche à atteindre son but en elle ». Mais phase plus proprement génitale encore, en ce que « l'intérêt pour les organes génitaux et l'activité génitale [y] acquièrent une importance dominante ».

Mais, ici et une fois de plus, recadrage. Parce que le gap n'est toujours pas comblé. Les impressions cliniques, et d'abord les plus anciennes, ne sont pas épuisées par l'introduction, dans la théorie sexuelle, de l'image d'un infantile génital harmonisé à la conception du développement ; contrairement à ce que la théorie figurative pourrait laisser penser, elles ne se dissolvent pas dans l'idée d'un stade phallique-cédipien emboîté dans un stade anal émergeant, pour sa part, d'un stade oral. Le « fait de l'analyse » - c'est-à-dire ce qui est *off* théorie à chaque étape de l'avancée théorique - relance ici encore la théorie, en guide la fuite et la poursuite.

Le fait très ancien de la toux de Dora, par exemple.

Ce qui subsiste de l'impression produite par l'analyse de cette perle impose maintenant, de concert avec des dizaines d'impressions analogues, d'introduire une tout autre impression de l'organisation sexuelle dans cette image de l'infantile génital. Et non seulement dans cette image. En deçà aussi. Et au-delà.



Un infantile plus impénétrable encore. Un infantile *off* dont Freud remarque, en 1923, qu'il était « passé à côté malgré une observation s'étendant d'une façon ininterrompue sur des dizaines d'années ». Un infantile relevant, davantage que de l'observation, d'une certaine décomposition psychanalytique et, plus exactement, des mouvements et des « réactivations » que cette décomposition ramène du côté de la perception. Infantile qu'à ce titre Freud construit. C'est-à-dire : qu'il recompose doublement sous les traits bien peu figuratifs d'un *Keim*, un germe - plus exactement *Empfindungskeim*, germe sensitif, germe de sensation, germe se-propageant-par-sensation -, et de la mise en actes (il ne peut l'exprimer autrement) d'une sorte de décision ou de « jugement » relatif au fait du sexe - ou de la sexuation, ou de la différence des sexes. Un jugement que nous n'examinerons pas ici sous tous ses angles, mais à propos duquel nous proposerons du moins qu'il actualise, selon des modalités diverses qu'il resterait à préciser, chaque phase de l'organisation sexuelle infantile. Jugement, en tout cas, absolument paradoxal. Jugement singulier à l'extrême en ce qu'il « ne dépend d'aucun facteur plus étroitement que de la satisfaction sexuelle précoce », qu'il prend effet « dans le langage des plus anciennes motions pulsionnelles », et qu'à son propos, la question d'une distinction entre le réel et le ressenti, le perçu et le représenté n'a pas à être résolue.

C'est donc un infantile dont la mise au jour passe essentiellement par le travail analytique de construction. Il ne ressemble en rien au

petit infantile dont l'image, au bout du compte, nous est familière. Cet infantile serait plutôt une sorte de monstre, inconciliable avec notre vision naturelle de l'enfance. Monstre « contre nature », oserait-on dire. Qui se signale dans ce que la sexualité (de Dora, de l'Homme aux loups, de l'Homme aux rats, de tout un chacun) a de malade. Un monstre dont la sexualité malade ne répercute, dans ses manifestations névrotiques, psychotiques, perverses ou limites, que des débris éclatés, furtifs, imperceptibles en plan fixe. Mais des débris obstinément actifs dans ce qui sous-tend inconsciemment les rapports entre les hommes, le commerce entre les sexes et ce qu'on appelle l'amour, à quelque âge que ce soit. Débris d'un jugement infantile sur le sexe, semés sur le parcours entier de la théorie sexuelle, où ils finissent par se rassembler sous deux rubriques. Côté mâle : horreur de la femme, mépris de la femme, prédisposition à une certaine homosexualité ; côté femelle : désir de l'organe mâle, substitution du désir d'enfant au désir du pénis, inexistence de l'homme dans cette part infantile du désir féminin.

L'idée, pour l'instant, n'est pas de s'appesantir sur le contenu de ces propositions freudiennes ; ce n'est ni de discuter de la validité de ce contenu, ni de minimiser les critiques qu'il a suscitées, et encore moins de l'entériner, c'est-à-dire de le donner pour final et définitif au regard du présent et, surtout, d'un possible devenir de la psychanalyse - de ce qu'il reste à la psychanalyse à établir sur ces questions. L'idée, ici, est seulement d'essayer de montrer la dérive du grand infantile dans la théorie sexuelle freudienne, cette ligne brisée témoignant des effets d'une contrainte et d'une force qui en détournent continuellement le cours en même temps qu'elles en imposent l'expansion. Ligne qui fait la singularité absolue de cette théorie, et qui lui donne aussi sans doute cette propriété qu'elle a de fuir encore au-devant des révisions dont elle ne cesse pas d'être l'objet.

Dans la « poursuite » en quoi cette théorie consiste, ce monstre-là, qu'il faut bien qualifier lui aussi de génital, n'est jamais entièrement réductible à ce qui est théorisé comme l'histoire individualisée d'un

complexe de castration. Jamais totalement assignable, non plus, à une étape précise du développement sexuel infantile. Et ce n'est pas un être pour l'avenir. C'est un infantile dont il est bien sûr loisible et légitime de penser qu'il s'acquiert, dans le devenir-grand de tout enfant. Mais il s'acquiert, si l'on en croit ce que les impressions anciennes persistent à faire pousser en plein milieu de la théorie, comme un « héritage archaïque » que l'expansion de la théorie ne parvient jamais à embrasser tout à fait. Comme un infantile d'avant toute enfance. Comme un repli dans le temps. Un pli de temps.

Qui excède toujours en quelque manière, dans la pensée freudienne, les efforts de figuration théorique, quels que soient les appuis qu'elle se donne (biologique, phylogénétique, ou autre).

Qui trace d'avance la voie virtuelle de l'*Umschwung*, de la volte-face psychique toujours en instance de s'opérer devant l'exigence de la réalité.

Qui s'étend dans le développement du petit infantile, qui le traverse, avec le caractère de contrainte de ce que Freud désigne comme répétition, avant, après, dans les deux sens, d'un stade à l'autre, y réactivant sans cesse l'organisation sexuelle dans le « langage » propre à chacun des stades, et se prolongeant aussi dans la vaste zone de la vie sexuelle adulte qui reste pliée sous l'influence de l'infantile.

Et qui, découvert mais couvert et recouvert, continue de guider après cette date de 1923 le trajet des textes où Freud, du mouvement même par lequel il agrandit encore sa représentation du développement du petit infantile, poursuit avec un incroyable acharnement l'ombre de cette antériorité de l'infantile sexué dans l'enfance : « La disparition du complexe d'Œdipe » (1923), « Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), « Le fétichisme » (1927), « Sur la sexualité féminine » (1931), « La féminité » (1932)...

Ombre précédant et suivant le parcours de sa théorie sexuelle comme elle accompagne le déroulement de toute psychanalyse. Là où elle subsiste et insiste. Dans le fait de la résistance. Résistance que

Freud, en bout de course, dans les dernières phrases d'« Analyse avec fin et analyse sans fin », enracine dans une modalité élémentaire de ce « jugement », qui, pour sa théorie à tout le moins, reste - obstinément - coextensive d'une sorte d'espace *off* irréductible et infigurable : *die Ablehnung*, le refus, la récusation, la répudiation, *der Weiblichkeit*, de la féminité.

Féminité : certes le mot le plus « externe », le plus fuyant, le plus proprement aberrant de toute la théorie sexuelle freudienne.

Dans l'image d'un petit infantile, il y a en condensé toute la théorie figurative de la sexualité qui s'élabore dans l'œuvre de Freud, mais il y a autre chose encore. Sans doute cette image contient-elle aussi en puissance les germes de maintes reformulations contemporaines de la théorie psychanalytique de la sexualité, dans lesquelles une certaine conception de l'origine et du développement d'un sexuel identifié d'emblée à l'inconscient se trouve naturellement imbriquée dans celle du fondement, du développement et de l'institution d'un psychisme humain inconscient. Des reformulations qui sont implicitement tributaires de ces axiomes maintenant profondément enracinés dans la culture et l'imaginaire psychanalytiques : la sexualité est l'axe ordonnateur du psychisme ; ou encore : la théorie psychanalytique de la sexualité doit rendre compte de la constitution et de la permanence de l'inconscient.

Dans la ligne de fuite de la théorie sexuelle freudienne, il y aurait peut-être à l'inverse l'idée d'un devenir (devenir sexuel, devenir du moi) qui ne serait irréversiblement soudé, ni au développement d'une organisation sexuelle, ni même au fondement et à la constance d'un psychisme implicitement assimilé à la nature de l'homme. La mise au jour d'un grand infantile dans le fait de l'analyse et son extraction constante de la théorie donneraient au contraire à concevoir que ce devenir passerait par une certaine involution. Involution du sexuel infantile : allègement progressif de la part de méconnaissance organisée qui grève la vie psychique. Nullement une régression ou une

désorganisation, mais bien plutôt une simplification. Disons, si l'on veut (mais le lecteur pourra à loisir répudier ces formules si elles lui sont insupportables) : moins d'obsession malade de l'organisation, moins d'idée fixe du psychisme ; davantage de fluidité dans la perception, une proximité plus grande - s'il est permis de seulement penser une telle chose - avec la brutalité des faits.

JEAN IMBEAULT

Références

P.-L. Assoun, « Organologie freudienne », *Le Fait de l'analyse* n° 5, *Les organes*, Autrement, 1998.

S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie » (1905), *Cinq psychanalyses*, PUF, 1966.

« Les théories sexuelles infantiles » (1908), *La Vie sexuelle*, PUF, 1969.

Trois essais sur la théorie sexuelle (1905), Gallimard, 1987.

« Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique » (1910), *Névrose, Psychose et Perversion*, PUF, 1973.

« La disposition à la névrose obsessionnelle » (1913), *Névrose, Psychose et Perversion*, PUF, 1973.

« L'organisation génitale infantile » (1923), *La Vie sexuelle*, PUF, 1969.

W. Granoff, *La Pensée et le Féminin*, Les Éditions de Minuit, 1976.